

## CULTURE | CHRONIQUE

PAR MICHEL GUERRIN

## Deneuve, libre et imprévisible

O n l'appelle le « texte des cent femmes » mais son retentissement mondial doit tout à la signature de Catherine Deneuve. Ce n'est pas elle qui en est à l'origine, ni qui l'a écrit. Bien sûr, le contenu, publié dans *Le Monde* du 10 janvier, vaut bombe. Mais les réactions folles dans les médias étrangers et sur les réseaux sociaux montrent que la star planétaire incarne la polémique.

L'actrice est attendue le 15 janvier au festival Premiers plans d'Angers, et elle sera dans le tourbillon. Disons déjà que son engagement n'est pas une surprise. En octobre 2017, sur le site du *Huffington Post*, elle émettait de fortes réserves quant au mouvement #metoo aux États-Unis et #balancetonporc en France : « Est-ce que c'est intéressant d'en parler comme ça ? Est-ce que ça va régler le problème ? » Sous-entendu, non.

Catherine Deneuve, qui fut l'égérie du couturier Yves Saint Laurent, qui a posé en femme fatale, dominatrice et séductrice devant l'objectif d'Helmut Newton (ses images porno-chic seraient-elles possibles aujourd'hui ?), qui portait de la fourrure à l'époque où c'était jugé choquant, goûtait peu le féminisme post-1968, qui voyait souvent l'homme comme une cible, et qui refusait les attributs du désir véhiculés dans les arts visuels. Elle l'a dit à notre consœur Annick Cojean (« M Le magazine du Monde » du 1<sup>er</sup> septembre 2012), qui lui demandait si elle se sentait concernée par les luttes féministes. « Pas spécialement. A cause de certaines positions extrémistes englobées autrefois dans ce mouvement trop vaste pour que j'y sois à l'aise. Des attitudes anti-hommes regrettables alors que le but est d'arriver à plus d'harmonie entre les sexes. Mais je soutiens ardemment la cause des femmes ! Je les aime bien, les femmes. En ce sens, je pourrais me dire féministe. » Elle l'est. Mais elle en choisit les termes et les combats. Elle fut par exemple signataire du « Manifeste des 343 salopes », en 1971, sur le droit à l'avortement.

## Effarement

En fait, Catherine Deneuve est une actrice libre et imprévisible – égoïste, diront certains –, qui goûte peu les vagues dominantes, écoute avec effarement, notamment aux États-Unis, les voix qui

stigmatisent de la même façon le viol et la drague, une actrice qui pousse loin les rôles qui déjouent la dialectique entre la femme proie et l'homme prédateur. Le texte collectif contient tout cela. Mais il mêle aussi trois éléments qui ne marchent pas toujours ensemble – la liberté sexuelle de chacun, la censure des œuvres d'art, la réalité du sexisme et du harcèlement –, ce qui permet à certains d'assimiler les signataires à des libertines privilégiées et affranchies de la douleur des autres.

Deneuve est souvent lynchée dans cette affaire, mais elle est aussi louée. Au centre, il n'y a pas grand monde. Sans doute la journaliste Rachel Donadio, qui, dans le magazine américain *The Atlan-*

L'ACTRICE Pousse  
LOIN LES RÔLES  
QUI DÉJOUE  
LA DIALECTIQUE  
ENTRE LA FEMME  
PROIE ET L'HOMME  
PRÉDATEUR

APRÈS LE « TEXTE  
DES CENT  
FEMMES », LA  
STAR PLANÉTAIRE  
INCARNE  
LA POLÉMIQUE

*tic*, se demande s'il faut voir dans cet engagement « une forme d'émancipation ou la preuve d'une culture profondément sexiste. En tant qu'Américaine installée en France, c'est une question que je me pose en permanence », écrit-elle. Et à laquelle je n'ai toujours pas de réponse.

Ajoutons au trouble en évoquant un film central dans la carrière de Catherine Deneuve, et fascinant dans le contexte Weinstein. Il s'agit de *Belle de jour*, chef-d'œuvre de Luis Buñuel. Le tournage a lieu en 1966. Deneuve a 23 ans. Elle a charmé la France, en 1964, avec *Les Parapluies de Cherbourg* et sort du tournage des *Demoiselles de Rochefort*, deux films merveilleux et acidulés de

Jacques Demy.

Le saut est d'une brutalité inouïe. Deneuve incarne une grande bourgeoise nommée Séverine, belle et froide, élégante en robe Saint Laurent, mariée à un chirurgien. Par plaisir, elle se prostitue sous le nom de Belle de jour (un flash-back furtif la montre enfant se faire toucher par un ouvrier). Elle se laisse humilier, déshabiller, violer, fouetter. Elle est attachée, bâillonnée, on lui lance de la boue sur le visage. Aime-t-elle cela ? On ne sait.

Le film se développe dans la France gaulliste. Les hommes portent le costume, les dames des robes de marque. Les dialogues sont policés, les gestes forgés par les conventions et par l'hypocrisie de la bourgeoisie (qu'exècre Buñuel), sauf que parfois une fille est embrassée dans le cou sans son consentement, un homme demande à une maman s'il peut déjà « chatouiller » sa fille écolière. Un client nommé Adolphe (Francis Blanche) met la main aux fesses d'une fille en disant que « tous les morceaux sont bons ». Il aime « le jambon et la saucisse et encore mieux une bonne paire de cuisses », il vante « une négresse » pour ses performances au lit. Deneuve se fait traiter de chienne, de petite salope ou d'ordure, elle est frappée, elle saigne, son mari la livre à ses cochers, et pendant ce temps elle lui dit pardon et lui demande « s'il te plaît, ne lâche pas les chiens ».

Le génial et pervers Buñuel, dans une mise en scène onirique, surréaliste même, sème le trouble : on ne sait si c'est la réalité qui est montrée ou les fantasmes de l'héroïne, on ne sait qui domine et qui est dominé. Car à la fin, Séverine triomphe – son mari est un légume, son amant préféré se fait tuer. *Belle de jour* a obtenu le Lion d'or à Venise, et fut un immense succès. Mais ce film, on doute qu'il puisse se faire aujourd'hui. Il est probable que Deneuve en doute aussi. Et peut-être est-ce pour cela aussi qu'elle a signé ce texte. Tant d'exemples, dans les arts en général, avant et après Weinstein, montrent que la censure, un peu, et l'autocensure, surtout, gagnent du terrain. De leur côté, des groupes féministes, surtout aux États-Unis, passent au crible le passé d'un créateur et ses œuvres pour en cerner les moments sexistes. *Belle de jour* en est rempli. Ou pas. En cela, c'est un monument. ■

guerrin@lemonde.fr